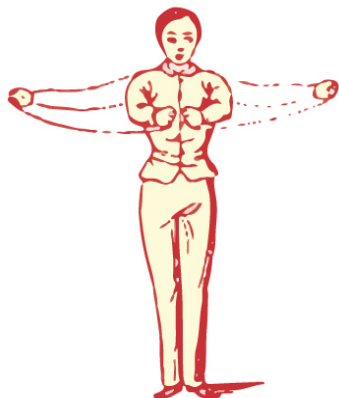


## Ceux qui maltraitent leur corps

Jean-Luc Monnier



Un sujet fonce en moto sur les routes départementales chaque dimanche après-midi, une jeune fille « contrariée » passe sa main et son bras au travers de la baie vitrée de la salle à manger de son foyer d'hébergement, celui-ci ne veut pas se déshabiller et se tape la tête contre le mur de sa chambre. Celle-ci encore se scarifie bras et jambes et cette autre s'injecte et absorbe des produits tous plus nocifs les uns que les autres.

Celui-là s'entraîne quatre fois par semaine à la course à pied, fait de la musculation « dans une exaltation addictive ». Celui-ci s'engage dans un changement de sexe jusqu'à l'opération, celle-là se fait maigrir jusqu'à la perfusion.

Ces conduites que nous rencontrons fréquemment dans notre pratique impliquent le corps. Elles le placent dans des situations à risque, elles le maltraitent jusqu'à mettre la vie en jeu.

Qu'est-ce que le corps ? Ce corps que le *parlêtre*, dit Lacan, « adore parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant ».<sup>1</sup> En effet, il suffit de réfléchir un peu sur cette proposition pour se rendre compte de sa profonde justesse !

Le corps est donc une consistance mentale, uniquement cela, c'est-à-dire qu'il n'a rien d'une évidence « physique » même s'il a une « matérialité » physiologique. Cela veut dire aussi que le symbolique, le signifiant, est impliqué puisque le corps est un objet de croyance. On y croit ou on n'y croit pas. Quand on n'y croit pas, cela ouvre à cette remarque que fit Lacan lors d'une conversation avec une patiente après sa rencontre avec elle : « Cette personne n'a pas la moindre idée du corps qu'elle a à mettre sous cette robe, il y a un vêtement et personne pour s'y glisser, c'est l'excellence de la maladie mentale. »

Les exemples cliniques abondent. Certains sujets nous surprennent : on dit qu'ils sont durs au mal, ils n'ont jamais froid, ils ne sentent pas la douleur et s'offrent parfois comme objets de maltraitance à leurs camarades. On pourrait parler de masochisme ! Ce n'est pas du masochisme, mais face à ce que l'on pourrait qualifier d'un « pas assez de corps », c'est une façon, parfois extrême, de se faire un corps ; à défaut d'y croire, d'en tracer les limites par des

---

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 66.

coups et les traces qu'ils laissent. C'est faire surgir la consistance mentale du vivant de la substance pour en éprouver la vie.

Mais pour d'autres sujets cela peut être au contraire un trop de corps, c'est-à-dire un envahissement du « mental » par le vivant. L'angoisse qui trouble le principe du plaisir, ce mécanisme de régulation de la jouissance, pousse le sujet à tenter d'en extraire le trop plein en le cisailant, en le frappant, en le tourmentant. Pour d'autres encore, la prise de risque, quand ce n'est pas pour épater un maître imaginaire spectateur de l'exploit, est une façon différente d'éprouver le sentiment de la vie en la mettant en jeu, en frôlant la mort.

C'est donc une adoration profondément ambiguë que le parlêtre développe pour son corps, une adoration qui va de la contemplation extatique du culturiste anabolisé en passant par la douleur exquise du scarificateur jusqu'au sacrifice vital de l'anorexique et le flash létal de l'héroïnomane.

On le voit, la mort est toujours de la partie, paradoxalement, à la fois comme un horizon sinistre mais aussi comme point d'appui du sentiment de la vie là où le désordre s'est installé en son « joint le plus intime ».<sup>2</sup>

Il s'agit donc d'être attentif à toutes ces manifestations de maltraitance du sujet par lui-même ou par d'autres lorsqu'elles se répètent. Ces manifestations de violence ne sont pas à comprendre en terme d'agressivité mais à lire comme des tentatives de faire surgir le vivant ou de domestiquer une jouissance envahissante et angoissante.

La maltraitance des corps a toujours existé, cela fait partie du patrimoine humain. Les animaux eux ne maltraitent pas leur corps, car ils sont réductibles à leur corps, on ne peut parler de l'être-rat ou de l'être-cheval comme on peut dire l'être humain. Ils ne se font pas de mal intentionnellement et, s'ils ont parfois des symptômes, c'est parce qu'ils sont *d'hommestiqués*, c'est-à-dire pris dans le langage des hommes qui les entourent. Pour maltraiter son corps, il faut qu'il puisse être constitué par un sujet comme un objet lui appartenant.

Ce qui a changé dans les sociétés occidentales c'est l'accroissement des formes de maltraitance du corps et leur « démocratisation ». Cet accroissement a accompagné le développement du discours de la science et de ses conséquences techniques, qui a multiplié les produits et en a massifié les usages.

On le voit clairement par exemple dans les questions de dopage. Entre les amphétamines que prenait Jacques Anquetil et les produits que s'injectent les sportifs il y a un monde. La chimie

---

<sup>2</sup> Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

a beaucoup progressé et la diversité des produits a explosé. Les addictions ont suivi la même courbe, les nouvelles molécules de synthèse ont envahi un marché où la demande se fait exponentielle.

La toile et les réseaux sociaux sont devenus le fer de lance de ce marché. Ils relaient en la matière les façons de faire et les inventions les plus extravagantes. L'hystérie comme « identification participative » a encore de beaux jours devant elle : *anorexie, scarification, piercing, tatouage etc.* trouvent là un mode de diffusion et de réplique sans limite.